

# Racisme

Le Mal, c'est la différence :  
le diable, c'est l'autre.

À des degrés divers,  
Toutes les littératures héroïques sont racistes.

Honte, Peur, Malebouche et Jalousie,  
qui dans le 'Roman de la Rose'  
interdisent à l'Amant l'accès du Jardin,  
prennent dans la démonologie du racisme  
le visage du voisin,  
envie envieuse,  
porteur de ses péchés et des nôtres.

Ayant banni l'usure,  
l'Église organise la persécution  
de ceux à qui elle en confie le monopole.

Interdisant le contact avec la mort,  
l'Inde définit ses parias.

Le racisme, c'est le nationalisme du péché.

Le racisme est un rationalisme.  
Derrière chaque manifestation du mal,  
il en discerne l'explication :  
une nature ('race' vient de 'ratio' : raison)  
inamendable.

Et, suivant l'ordre de ces natures,  
il 'classe',  
autre caractéristique du rationalisme :  
distinction, discrimination, ségrégation.  
La raison séparatrice s'autorise de la science :  
il n'est pas de mythe  
auquel les scientifiques aient plus participé.  
Le racisme a été et demeure une "science populaire".

Stigmatisée (Shylock)  
ou revendiquée (le roi Christophe),  
la race parle toujours, à l'heure décisive,  
la <sup>tr</sup>voix du sang. <sup>7</sup>.  
À l'image du bâtard,  
le sang-mêlé cherche auprès de ses persécuteurs  
(Faulkner, 'Lumière d'août')  
la 'définition' de son mal :  
de sa malignité, de son incertitude.

Dès le XII<sup>e</sup> siècle, en provençal ou en italien,  
la race c'est la horde :  
l'individu défini par la bande.

Au contraire, le 'racé',  
c'est le fils de quelqu'un (P. Baroja) :  
celui dont la mère est chaste  
— de 'chaste' dérive 'caste' —  
et qui doit préserver la pureté de son nom.

Avant même que la zoologie  
ne vienne à l'appui  
de cette poétique du pur et de l'impur héréditaires,  
pour l'Espagne aux Amériques, pour le Portugal aux Indes,  
la comparaison s'impose  
s'agissant à la fois du peuple  
et des races "inférieures"  
(à chaque lion son rat, son chacal, ses meuteurs).

Dans 'la Tempête' de Shakespeare,  
Trinculo flaire le corps du cannibale Caliban :  
homme ou poisson ?



Alors que pour Buffon  
dans l'espèce humaine, l'influence du climat  
ne se marque que par des variétés légères,  
parce que l'espèce est une <sup>↑</sup>,  
le colonialisme  
et le déclin des aristocraties  
vont vulgariser le spectre de l'abâtardissement.  
Le succès du racisme (Herder, Carlyle, Fraude)  
c'est qu'il établit la noblesse du peuple :  
question d'appartenance, de sang et de racines.

L'escalation des <sup>↑</sup> races simples <sup>↑</sup>  
(paganisme, primitivisme, indigénisme : Prada, Gutierrez)  
rejoint le mythe critique de l'homme-nature  
(bon sauvage ou surhomme).

De fœ se fait couper les oreilles  
pour avoir dit que  
tous les anglais sont racialement bâtards.  
Walter Scott chante la noblesse écossaise  
( tout Écossais est bien né —  
mais c'était déjà le point de vue de la Cité grecque  
face aux <sup>↑</sup> Barbares <sup>↑</sup> ).

Au thème de la noblesse innée  
(de l'Abencérage, du Huron, du Trizane, ou du Celte)  
se joint l'évocation des races mythiques  
(les Aryens).

De sorte qu'à l'heure du grand remue-ménage des castes,  
alors que des Hindous comme Ambedkar ou Gandhi  
organisèrent la violation systématique  
de la ségrégation des castes  
et protestèrent contre la relégation des "impurs",  
l'Europe s'extasie  
sur la stabilité de la hiérarchie fonctionnelle  
des "couleurs" (Varnas) aux Indes.

La société corporative, écrit Alain Daniélou,  
assure à chaque élément de la population  
un gagne-pain inviolable et le droit à sa culture.  
C'est ce système ("Homo Hierarchicus", dit Louis Dumont)  
qui a permis à la civilisation aryenne  
d'assimiler et d'utiliser  
sans les détruire ni se dissoudre  
tous les peuples conquis. <sup>71</sup>

La subordination des "races" fait les empires stables.

Depuis que l'Europe a pratiqué sur des Européens  
l'extermination  
qui fit si peu scandale pendant deux siècles en Afrique,  
on ne voit du racisme  
que le visage exterminateur (purificateur) :  
mais des siècles de littérature raciste  
prêchant le <sup>T</sup> chaque race à sa place, à chaque race sa fonction<sup>↑</sup>  
représentaient le racisme "positif",  
qui visait à l'amélioration de la race humaine  
comme le tiercé vise à l'amélioration de la race chevaline.

Malgré les efforts des bien-pensants de l'antiracisme  
(de Tacite à Lévi-Strauss en passant par Montaigne ou Myrdal),  
l' "Essai sur l'inégalité des races humaines" de Gobineau  
et "la Race future" de Bulwer-Lytton  
restent des bibles de l'humanité :  
toute inégalité est grasse de racisme  
et sécrète ses "races".

Et le racisme sera d'autant plus virulent  
que la différence sera mince.



'La Bible' hiérarchisait les cultures  
et les peuples,  
interdisant les mélanges,  
au nom d'un rapport privilégié avec Dieu.

Le christianisme,  
universalisant le sens du péché,  
égalisait les races pour les reconstituer aussitôt  
par le mépris du païen.

L'islām oppose les chiens aux fidèles.

Qu'il y ait spiritualisation de différences "réelles"  
(comme dans la définition des classes)  
ou réalisation de différences spirituelles,  
le résultat est le même :

la hiérarchie du sang révèle celle des dieux.

Le racisme n'est pas forcément intolérant.  
Ni la tolérance, antiraciste.

Le racisme est partout où surgit  
la différence de groupe :

le racisme est un snobisme menacé.

N'échappent au racisme  
que le misanthrope, le philanthrope  
et l'individualiste,  
qu'épargne la fureur classificatoire.

Pour Swift, la chose est claire :

La race humaine est la pire vermine  
que la terre ait portée<sup>71</sup>,  
toutes races confondues ;

le plus noble des hommes n'est jamais qu'un Yahoo.

Le racisme de Shakespeare, Nietzsche, Dostoïevski,  
Pound, Shaw, Hamsun, Mishima, Céline,  
comme le snobisme de Molière,  
indique les limites de leur misanthropie.

Comme l'élan raciste,  
l'excaltation d'une race autre que la sienne  
(Byron, Melville, Conrad, L. Hearn, Segalen)  
ou la célébration de la race d'antan  
(les slavophiles)

trahissent la peur de sembler dans la misanthropie.



La déshumanisation de l'Autre

---

qu'elle passe par l'image de la bestialité  
(porc, chien, raton, etc.)

ou par l'allégorisation de sa personne  
(l'avarice, la ruse...)

---

indique le peu de certitude  
dans sa propre humanité (Vasconcelos  
Castanakis) :

si ces hommes n'en sont pas vraiment,  
suis-je vraiment un homme ?

Présente dans le fantastique,  
l'angoisse d'identité  
fait le fond du racisme.  
Elle en est la raison.

Par l'image des castes planétaires (J. Vance, J. Brunner, J. Wyndham),  
chaque planète recevant sa race et sa fonction,  
comme par l'imagination des mutants,  
la science-fiction procède de même.

Roman "antiraciste", 'les Arments étrangers' de Farmer  
montre une femme-insecte aimant un homme.  
Pauvre sauterelle.

À vrai dire, le racisme "positif"  
(l'imagination de la race idéale)  
ne commande-t-il pas le mythe du baiser final,  
dont sortira (depuis les contes jusqu'à 'Guerre et Paix')  
l'aristocratie de demain?

Sociologues et ethnologues préconisent naïvement  
d'en finir avec le racisme en escaltant les différences.

Mais que ce soit sous la forme puritaine  
du <sup>fr</sup> fardeau de l'Homme blanc <sup>†</sup> (Kipling au Congrès américain)  
ou sous la forme messianique de la négritude (Césaire, Senghor, Fanon)  
et de l'androïde futur (Lem, Asimov),

<sup>fr</sup> c'est la même fiction qui travaille :

<sup>fr</sup> L'humanité va-t-elle en progressant?

Étrange question. Pourquoi ne demande-t-on pas  
si la race humaine se transforme? <sup>fr</sup> (Novalis).

L'illuminisme rationaliste  
(produire l'homme et la civilisation des Lumières)  
produit le racisme,

comme l'illuminisme religieux  
(le culte de l'Illumination et du guide)  
produit le mépris des pervers  
(ceux qui refusent de se convertir).

Le confort du racisme de couleurs  
(blanc, noir, jaune, rouge),  
c'est qu'il interdit même d'imaginer la conversion.  
Aussi est-ce le racisme antinoir qui est le plus clair.

Qu'on emprunte les voies du mythe des origines  
(les filles de l'homme fécondées par les fils du ciel)  
— ou Ève fécondée par Satan, sale race  
ou celle des Fins de l'Humanité (Audiberti),  
sitôt que la surhumanité  
est définie en termes de "nature transmissible",  
on est au cœur du racisme.



Les noces de l'Histoire et du racisme  
s'inscrivent dans la logique de l'idéalisme.  
Produire, fût-ce par le mélange des races,  
la race idéale :

car il y a un racisme positif de la bâtardise  
(G. Greene, R. Rolland, Proust, Forster, P. Scott,  
T. Rattigan, Gore-Vidal, P. White, Coetzee)  
expliquant la supériorité humaine  
de ceux qui bénéficient  
d'une double allégeance raciale ou culturelle.

Produire du surhumain (du plus-humain)  
comme on produit du pur-sang,  
c'est la pratique même du racisme eugénique.

Depuis Darwin et Huxley,  
la biologie s'oriente vers la production de l'homme nouveau  
qui effrayait Mary Shelley (fille d'éducateur rationaliste)  
et ravissait Hegel.

Paradoxes de l'hérédité (les générations proches)  
et de l'atarisme (l'ancestral)  
qui troublent les auteurs :

Et la pousse la science au mythe  
et débouche sur une nouvelle fatalité ;

Hitler élimine les Gitans  
parce qu'Aryens de pure souche  
ils ont préservé leur pureté raciale  
mais pratiquent un nomadisme parasitaire  
indigne de l'idée de l'Aryen.

Krafft-Ebing classe les homosexuels  
parmi les dégénérés : un danger pour la race.

Et Lombroso pratique l'ethnologie  
sur les criminels

— pour voir s'il s'agit d'une race —  
comme on cherche aujourd'hui  
le chromosome du crime et de la subversion.

Racisme idéal qui distingue dans l'homme  
les signes qui le dépassent.

La "réhabilitation" du Juif, du Noir ou de l'Indien  
traduit la même idéalité :

l'homme qu'en nous décrit  
n'est qu'un cas de l'espèce qu'il illustre.

À quoi répond l'individualiste :

Tous les hommes  
sont des cas qui n'illustrent qu'eux-mêmes,  
la bêtise, c'est de généraliser,  
de penser par espèces et par genres.

À Augustin Thierry, théoricien de la Nation française,  
Michélet répondait, comme à Taine  
(la race, le moment, le milieu) :

La race est l'état fatal, l'âme est l'état de liberté.

Seule n'est pas raciste la littérature de l'âme,  
dont nous ne sommes que les hôtelains (gerson)  
et que nous serions bien en peine de transmettre.

Mais la littérature de l'âme  
refuse aussi les distinctions de caste

(comme le prouvent les mystères  
qui acceptaient femmes et esclaves  
ou la tradition de la 'bakhti'  
qui ignore toute distinction humaine).



La littérature antiesclavagiste  
(de 'Bug Jargal' aux 'Confessions de Nat Turner')  
vise la forme raciale de l'oppression universelle.

Mais libérer l'Esclave,  
ce n'est pas libérer le Noir.

C'est précisément l'individualisme d'âme  
(par opposition à l'individualisme de groupe)  
que conteste le racisme,  
auquel se rattachent toutes les images de salut collectif.

Le salut constitue la race élue.

De même que le nationalisme est un tribalisme,  
de même la citoyenneté est un régionalisme,  
la révolution un manichéisme.

Mais quand le stoïcien se définit citoyen du monde  
(Sénèque, Goldsmith, Kavan),  
il ramène chaque individu à l'humaine condition,  
maux et vertus compris.

Seuls permettent une curiosité sans envie  
ceux qui se définissent par l'insaisissable.

Certains racismes, comme l'antisémitisme,  
sont plus voyants que d'autres,  
parce qu'ils ont fait tache.

Mais s'il nous est facile  
de parler des racismes inconscients d'autrefois  
(l'esclave grec n'a pas d'âme),  
qu'en est-il des racismes  
qui parviennent aujourd'hui à notre conscience ?  
Après tout, le mot même de racisme  
ne date que des années 1930.

Le concept est nouveau : la pratique, ancestrale.

La littérature contemporaine  
signale volontiers trois racismes "nouveaux" :

le racisme antijeunes  
— dans un monde surpeuplé

(l'infanticide de masse n'a pas encore sa littérature,  
mais une abondante littérature de l'enfance  
et de l'adolescence  
existe depuis le romantisme,  
grand inventeur de différences ;

parallèlement,

le racisme antivieux a déjà ses classiques  
(Balzac, Svevo, Th. Bernhard) ;

quand à la misogynie, c'est un racisme de plein droit  
qui rattache les filles du continent noir, comme dit Freud,  
à une 'nature' dont elles ne peuvent songer à se défaire.

Enfin l'humanisme

— non pas au sens littéraire

mais comme culte de la supériorité absolue,  
automatique et héréditaire de l'homme  
sur toutes les autres formes de la vie

(à commencer par les bêtes qu'on peut détruire  
ou améliorer scientifiquement à son avantage)

est un racisme.



De Pythagore à Marguerite Yourcenar  
en passant par Ovide, Tolstoï, Michelet,  
Hugo, Maeterlinck, Huxley,  
la tradition est longue qui dit :  
on finit toujours par faire aux hommes  
ce qu'on accepte de faire aux bêtes.

Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres<sup>↑</sup>, dit Kerval.  
Et Blake :<sup>↑</sup> Tout ce qui vit est sacré.<sup>↑</sup>

Peut-être les poètes  
qui imaginent l'âme des pierres et du vent  
sont-ils les précurseurs d'un nouvel antiracisme,  
dont dépend la survie de la race humaine.

Quand les fourmis voient la rosée, elles disent :  
cela est terre, puisque cela en vient.  
Cela est eau, puisque c'est sa nature.

Mais le sage leur dit :  
la rosée est du ciel, puisque c'est là qu'elle va.  
Chacun n'a de nature que dans sa nostalgie.  
Ne te demande pas d'où ils viennent.  
Mais seulement où ils vont.

Peut-être est-ce aussi ton chemin  
et, à leurs différences,  
tu verras si tu sais différer d'avec toi.